

Gilbert Bourson

INSIGHT

il posait dans l'arbre une pensée de l'arbre
qui était une pensée d'arbre et son démenti
qui était la feuille où son moi s'étendait
d'autant plus réel qu'irréel et l'automne
était une pensée d'automne dans l'automne
du calendrier

il posait sa main sur l'épaule froide
de la vitre aussi cassante que les branches
de sa pensée d'arbre et d'automne et la feuille
recevait la route avec ses allées d'arbres
sans feuilles dans l'automne froid de la pensée
où le visible était dans l'invisible et lui
dans sa pensée

car toute pensée d'arbre est un arbre de plus
qui abat la pensée dans la forêt du sens
pensait-il regardant sa main posant un arbre
ombre d'une pensée

l'automne était feuillage de mots sur la feuille
où la pensée de l'arbre automnal s'effeuillait
comme s'effeuillent les années où les pensées
s'amassent comme choses dans le vent des pierres
et le chant du hibou et le sens des pensées,
des arbres, de la feuille même où les poèmes
s'amassent en tas ordinaires de temps
jusqu'à l'arbre-linceul

je te fais dans la toile tissée de corbeaux
et dans le sillage voluptueux des vagues
le torrent séché des nuits où les cambrures
sont vaisseaux portés par l'esprit des naufrages,
avec les yeux et le roulis des doigts sur la minceur
du flot de chair halée et haletée par l'ouïe
et le comportement flûté des cheveux fous
du vent et ses menhirs

je te fais comme on construisait les cathédrales
avec la peur du vide que l'on colmatait
avec un poinçon d'os et son orgueil de pierre.
Je te falaise dans les draps de cormorans
de la côte d'Adam pommelée par la peur
de manquer à la flamme nue des incendies
que tu allumes avec le joker de ta peau

je te fais de complots en trahisons de langue
et sur la maléfique échine de sirène.
Je te fais nulle-part dans les intempéries
et partout dans le spectre hilare des ténèbres
inondées de lumière et de poissons volants
Je te fais je te faxe je te moi suprême
rien Te fais d'embruns d'écume d'orient
biblique et judéenne selon la musique
et le henné du temps

je te fais fin et commencement portuaire
et comble je te fais me fais de mots en mots
s'élever déridant le vol du bleu pervers
de la corne du ciel bâti de fond en comble
du grand œil cabotin de nos corps échetiers
Je te fais sur le bec de l'ara bigarré
de tous les héritages flibustiers des ans
sur l'olfaction salée de Glaucus l'algonaute
noyant sa pensée

et sur les longues griffes de la nuit trahie
poème je te fais

je me fais

le diesel sur les ongles l'asphalte bougonne
et le pasteur à gorge de celluloïd
qui est le soleil de la *Melencolia*
traverse la vitre séculière des immeubles
dans l'œil hérétique du moi qui se fait
sans prêche ni couronne

le grand dehors s'active et remâche ses vues
où nos bêtes respirent mal où les dents
du cœur qui sont nos draps
mordent à blanc le jour à dos de cormoran

-et c'est partout la mer qui serpente entre les
nuages et les urnes

où Hélène repose en lettres calcinées
où le vent se confesse d'un bâton d'aveugle
qui trace des signes

et c'est partout les pierres levées des façades
les algues du doute affriolant qui brillent
aux lèvres déchantées sur le carton corné
de la rue sans marée-

en dialogue de verges se fait notre lieu
et se dit notre zèle les ailes ouvertes
linceul rayonnant

de tous les bruits mortels sur leur talon d'écoute

osant un parhélisme de règne et une salve
de sens jusqu'à l'os au sec dans la salive
cisailée des mots

un cheval cite Homère au licol d'un poteau
sa crinière d'intempéries est affichée
sur la brume où aucune mouche ne dément
que Troie ait été prise

ignorant ce qu'il cite il est tout le poème
et sa propre épopée dont les naseaux fulminent
à côté du parking pour les automobiles
qui font partir les mouches

ni troyen ni cheval de Troie mais simplement
la citation sans parti pris qu'être cheval
dans le matin qui boude avant de prendre part
à la grande mêlée

il mâche l'herbe près des cuves du savoir
qui fait rouler le temps et déguerpier les mouches
pourtant héroïques dans le sang jadis
où pleuraient ses cousins

il mâche le talon d'Achille de la terre
obsolète comme est le poème homérique
il chie pour les oiseaux

le carré de Dürer en bloc s'est écrasé
sur la chaussée naïve de ce jour de l'an

qui a l'air d'ignorer sa naissance nouvelle
et se branle tranquille sans souci de nous

avec un cri de coq eunuque sous les pas
de femmes qui s'écoulent comme du pétrole

en flammes refroidies de ciel à peine éclos
dans la hanche du sablier Tout engourdie

La rue irréveillée tombe dans les fenêtres
de ses tentations figées au fond des plats

et sur les suaires des bougies dégoulinées
du temps qui réclame le cordon du temps

pour être de nouveau le passeur anonyme
avec ses plis gravés dans la robe de l'ange

qui n'est qu'une image

1° janvier/3 janvier 2012

quelques tresses sur une nuque de neige
et la coupe au rasoir d'une lèvre c'est
au manoir de son genou que nous invite
l'idée neuve d'une robe trop moulée
sur le rien adorable *qui nous fait souffrir*
d'une joie penchée sur son supplice

et nous vautrer dans sa cachette de mots pris
sous sa langue remplie des sanies du logos
et des odeurs d'aisselles des conjugaisons
dans ce rythme branlé d'une épine
qu'on extrait avec les dents d'approbation
de la mauvaise foi

d'une écriture assoiffée de la bouche
surmontant l'extrémité de son aiguille
ou d'un puits remontant
la première pression à froid de son sourire

et passage de Roncevaux sonnante l'alerte
entre des cuisses bazardees de prophéties
d'éclairs déraisonnés à l'éclaircie du lierre
l'entaille d'Eros

quelques lignes échauffourées de haies *vicieuses*
de pudique esbroufe *qui plisse* en clignant
comme une Matilda féroce complice
nous font nous coucher tout droit et d'un seul arbre
nous dresser tressé à cet espace plein
de tout ce rien armé de pied en cap qui nous
assiège et qui nous tue de vie et qui nous tend

vers ce beau *remplissage* de nos inventions

(*nous attendons la même dame Inanité*)
Marcel Thiry

herminette psautière le pli encastré
dans l'embrasure de quelque chose ou quelqu'un
taille les sourcils charbonneux du cœur d'encre
en capture de chemins qui sont chantables

à voix de confettis et de velours de masque
qui s'ouvre les fossés franchissables et en
amande comme on voit de main sûre et des doigts
entreprenant un siège

l'excès rubis sur l'ongle chaud et martelé
sur table et coude lent met son entrain scabreux
à la tranche d'embrouille à flanc de l'écritoire
qui coud les *écoutes*

en un bref paysage de fauteuil roulant
le poème s'écrit

à tout prendre et comprendre les mots vont
et mènent une battue de draps dont la meute
parcours le cénacle blanc des attentes
avec les pattes douces de nos impatiences

trafiquants nocturnes
ils attrapent le son bègue de la lumière
entre les plis chauves du silence
au creux des fouilles qui sont nos gouffres
et nos plus tendres violences de ponts

chemins aux jambes de vagues
ils vont au trot de se poursuivre au but
final momentané du bon pied de l'éclair
égayant les oiseaux nommés par le visage
inquiet du sillage de chaque bourgeon

sur le printemps des lèvres
qui nous parle et saute d'un seul arbre lourd
de son propre feuillage de paume et de pas
perdus qui sont les fleurs encordées de nos songes

à flanc de falaises déferlées du corps
machinale se rue la pointe nue des mots
et sous la couverture des cuisses de chair
où bat le sang qui parle à distance d'aveugle
comme un poteau d'angle

en barbe de choc le vieillard matinal
s'est accoudé à son mouchoir sidéral
et lorgne le cou de girafe des fenêtres
aux pousses encore trop dures et tend
ses poils gris-argent comme une faucille
vers les ajoncs et les ibiscus de cretonne
dont les rideaux se font un seuil de turbulence
au passage des queues d'autos décalottées
par la proliférante obstétrique de l'heure
où les vieillards n'arborent pas impunément
une barbe aussi choc que les fruits verts du monde
qui vont éclater demain sur un pavé
imberbe et plus flottant que le sens du poème
qui fait ici *son* bruit de pot d'échappement

tout le troupeau de l'air de cette époque
dévale sur des toits anciens que contient
la fenêtre entière entre les bras tout neufs
que l'on se sent prairie et étendue

à travers les barrières incultes et les rues
dépavées dit le cœur qui pend au réverbère
moderne et au trop tard de ce qui tend la main
à la lueur des arbres gras de carnaval

voitures et chat noir des évidences de
klaxons endimanchés du deuil de la pensée
bolident sur l'asphalte sombre sans racines
et le cri répété des portières jetées

sur le pavé avec le magistral mégot
de l'âme que le sans personne selon Goethe
jette d'un vain geste Un air plus dur s'accroche
au rêve suspendu aux mots sans discipline

comme les nuages de ce matin gris
quand penché sur la rue avachie on attend
le miracle odorant et fier d'un grille-pain
qui fait le saut du jour

des tziganes sur la terrasse de l'aube
vont et viennent chaussés de rythmes

avec des pas naufrageant les marches de *l'hôtel*
qui flamboie sous son emplâtre de brouillard

qui peu à peu se dissipe et disperse le bruit
des tracteurs invisibles du monde

le matin jubile pour celui qui ouvre
sa chambre fermée avec la clé des mots

au mail-plus-loin des voix tendent leur épiderme
où stagnent en épis les roulottes des joies

qui peu à peu occupent le grand silencieux
de la nostalgie

cependant que *partout*

le monde se déplie comme un billet de banque

le soleil privé au fronton
la rue qui se souvient de la chair
et l'ambulance du ruisseau qui frétille
à l'endroit des arbres

le vent promet un vent où tout recommence
à partir d'une feuille
et le baiser comme la Cochinchine
au vergé granité des hier

pour rebâtir les pierres en lumière
prononçant quartier comme un muezzin
et la page du livre on s'amasse au reflux
et au levain du pont

où se donne la Seine aux stops et au val
chipotée par la banqueroute des jadis
sur le plan de l'épine au doigt tu sais comment
et où et justement dire la rue qui vient

*(et la réclame pour Venise et les laitages
les eaux de minceur et la téléphonie
serait-ce un tel arpège de nos pas qui fut
et le vide où marcher au cap jusqu'au tournant)*

la langue sur les trottoirs il faut
avancer avec cette canne à la main
en tapant chaque point atteint qui ressemble
à une question mais qui est une affirmation
et même une intempestive catastrophe
comme le journal de chaque instant tiré
à plusieurs centaines de pas jusqu'à la
marbrerie qui ne ferme pas ou la caricature
dansée de la pluie le toc sonde

avant la parenthèse d'un banc de silence
ou plutôt d'une chaise où s'invente ce banc
où ces pas qui toquent sondent le trottoir
ou plutôt les léchant languissant une idée
de promenade ici ce jour d'après-midi
pour que soit *affirmée une finalité*

lire le jour dans le jour d'un livre et lire
la nuit dans le livre en érection des nuits
brutales et douces comme les cornes d'un
minotaure en essaims de pulsions et le front
taillé dans les aines aigres des fusains

lire à vos lèvres empierrées les livres
que vous avez lus avant de les ouvrir
comme les paupières que ferment les feuilles
murmurant la comptine éparpillée en flamme
devant votre lecture bariolée des arbres

lire au livre du blanc la voile de la mer
et le bec vertueux des cigognes de l'air
qui lit au livre de leurs ailes sans ceintures
la tranchée du pacte avec le rien qui vente
et tourne tant de pages où nous lirons nos vies

lire au livre des livres à venir ou non
et sur la carapace échouée des demain
qui assèchent la vague ignorante qui sait
franchir le pas qui fait gicler son apparence
et mouille le rivage-livre que nous sommes

écoute Debussy La fenêtre nait autrement
et la lippe des toits raconte autrement
le temps qui n'est pas le déroulement
de « *jardins sous la pluie* »

avec dans l'oreille

un avion qui passe lento espressivo
et comme appogiature le choc d'un bidon
qui heurte le pavé

on change les cadrans en fils de Pisistrate
pour faire de ces temps un compendium lisible
à nos panathénées

la chair des mots à la croisée Et la mélancolie
essaime ses petits bolides goulus
entre les feuilles-aqueduc de la journée
qui entrebâille ses encoches et ses hangars

à mâcher comme des fruits peints par le son
des lignes émaciées par les veines du vent
qui nous roulent à mi chemin de nos bidons
et de nos sèves vives agissantes

failles et éboulis au bout des doigts du clos
avec ses génitures d'herbe et de cailloux
le poème se fait de haches d'eau Dévers
et remontée des fonds à niveau de genoux

inventant la réalité sur de faux arbres
engoués de paroles en quête de biceps
sous la voute étoilées de nos paumes étiques
pailletées de signes violents pour suffire

à nous poser sur l'avalanche de nos joies
tressées à l'intérieur du dehors qui nous saigne
à blanc et nous respire nasse aussi nacelle
de l'effarement affairé à la pointe

de nos cataclysmes

seuils et failles en mouvements font
que vous voir nous tisse une envolée de ponts
comme spores ou pores d'un pas à l'autre
en suspens comme vivre sur mort et le pied
au plancher des mots ensemencés de stops
en parterre-ralentissement pour travaux
couleur sang avec son apprêt de colophane
sur l'archet de soie qui fait chanter l'écart
dansant de vos genoux et frasques boréales
où vous foulez le sol dont vous êtes la ville
et le fantôme un peu *sunt aliquid manes*
notre invention de femme en kit à son sommet
de disparition pleine de contradictions
entraînant un parfum de fringues bien en chair

(Femme en marche)

alentours de suaires au dessus des toits
l'hiver neige sur l'âme en machine
où les choses s'accrochent aux mots
où les arbres évoquent le crayon bossu
d'un Goya ou d'un Bosch

le froid met les gants des lettres comme un vieux
pour toucher la peau chaude de nos inventions
au dessus des genoux

c'est une odeur de draps qui *écrit* les façades
et l'on refait la terre comme on fait son lit
avec les mêmes plis que dans cette missive
en instance et qu'on ne lira qu'en l'écrivant
dans la chambre chauffée à blanc par la fenêtre
au sexe de banquise

une pensée enfile sa fourrure d'ourse
et donne la tétée à l'ourson du dégel
qui coule entre les fibres-poulies du parquet
bégayant un printemps

un grand visage de mouchoir tisse une image
qui se cherche dans la main sous l'oreiller
où la cave alternative de jours et de nuits
réchauffe le pollen tigré des knock-out
du rêve quotidien

l'hiver touche sa bosse avec des joies d'enfants
chaussées de jeux d'été qu'on entend résonner
sur le sol d'encre de la chambre et le retable
où les voitures font leur miel à voix d'abeilles
dans les fleurs stylisées au givre des rideaux

qu'on découvre *d'un coup*

dehors bouge ses bras en nous et la chambre
bouge entre nos doigts

l'air dit le froid pour dire l'eau dit vase et fleurs
et de nos à pic remontent couleurs et bouées
pour une autre fanfare du parquet qui luit
de tout l'amour possible saturé d'épingles
qui enfoncent en nous leurs bouches guérisseuses
et assoiffées de sens

dedans ricane sur les docks de nos folies
et ouvre ses hangars à tous effarements
et chevauchées à dos de dehors hérissé
de néant comme un poivre qui fait éternuer
la vitre qui s'étiole et qui rêve coupure
et pause de cigogne sur le fil qui baye
aux corneilles du vide qui emparadisent

son exorbitant bow-window

extravagance à laquelle souscrire c'est vivre
en s'ébattant dans la haie censée applaudir
au pire et révéler charnières meurtrières
des échauffourées

et petits viols chantés et crissés sur des râpes
en douces agonies malpropres de fusains
devenus des fusées d'ardeurs et des fragrances
de cuisses coupées

avec foisonnement de cris d'extase de
baies mûres et rejets brusqués *dans la lenteur*
d'un italique propre à flûter le charnu
avec son grog de sueur

que le grand duc de l'air dans le tendu de soie
au plus près de ses larves qui bouillent déchire
avec sa dague de lumière et qu'il revêt
de peau abécédaire

sur le dos de tortues des façades
et comme au téléphone sur le pas des portes
on griffonne le labyrinthe de la vie

les aboiements des chiens comme des os rongés
qu'on jette sur les arbres sont la vérité
tout comme le vélo canari du facteur
est l'unique et multiple sainte vérité
qu'on accueille en passant le bras par la portière
de l'œil du dragon

cous ridés sous les carapaces de la ville
les secrets s'étirent en larrons en foire
parmi les éraflures zombies des clacksons

car le temps *est nombreux de cent mille italiques*
film muet en noir et blanc sur son écran linceul
où s'anime le balayeur en habit d'urnes
enfourchant son cheval de poussière *qui bouge*

et ressemble à la cendre jetée à la mer
des affiches collées

sur l'œil tranché du grand panneau publicitaire
où le siècle s'engouffre

